Document generated on 04/25/2024 1:35 p.m.

Québec français

Paroles et musiques de Louise Maheux-Forcier
La fascination du bonheur

Gilles Dorion

Number 15, June 1974

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56896ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorion, G. (1974). Review of [*Paroles et musiques* de Louise Maheux-Forcier : la fascination du bonheur]. *Québec français*, (15), 34–34.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

littérature

Paroles et musiques de Louise Maheux-Forcier

LA FASCINATION DU BONHEUR

Une tumeur à un sein. L'opération cruelle. Une femme écrivain de 40 ans croit qu'elle va mourir. «Au moment de renoncer à tout, je revois le meilleur et le pire avec un égal émerveillement.» Etendue sur son lit d'hôpital, à travers les fulgurences d'une «mémoire qui déraille», soumise aux effets de l'éther, son amie Geneviève à *son chevet, elle revit — plus encore* qu'elle ne revoit — les événements survenus entre les «deux bouts de sa vie». Avec une lucidité doublée d'un étonnant sens de l'observation qui aiguise sa mémoire, elle rassemble tous les éléments de son aventure antérieure, en revivant avec une intensité profonde ses amours anciennes. La réalité de ce re-vécu la ramène dans son antériorité, lui fait assumer intégralement sa condition humaine, à la fois dans son passé et dans son présent. Morte, elle revit, inanimée, elle se réanime et reprend un dialogue qui allait être interrompu entre son *animus* et son *anima*. Cette réanimation intérieure annonce prophétiquement sa réanimation physique.

Grâce aux incohérences apparentes de son souvenir — apparentes, car la narratrice veille à nous ramener constamment à la précision des faits — nous refaisons avec elle le parcours de son existence chargée de bonheurs beaucoup plus que de chagrins, nous revivons avec elle les espaces, les temps, les êtres qu'elle a vécus. Cette auto-métempsychose la reporte vers un couple de bohèmes, Simon et Célia, lui peintre, elle apprentie-chanteuse, chacun cherchant sa voie et son bonheur à sa façon un peu désordonnée, Célia surtout soutirant à la narratrice, ancienne pianiste, des mélodies oubliées. Mais ce tableau que brosse sa mémoire a ranimé une scène — comme elle le fera au cours de toutes ses confidences — et, par un habile passage «en abyme», voici la narratrice entrée dans le tableau, qui reçoit même sur la joue un coup de pinceau amical, pendant que Célia s'égosille en vocalisant à tue-tête devant son piano rouge.

Sa mémoire qui se brouille l'entraîne à décrire son travail de romancière, puis, par un glissement imperceptible, celui de son père, en qui elle découvre un autre homme lors d'une visite qu'elle lui rend à la banque et dont elle se rappelle avec émotion la difficile recherche du bonheur, en particulier le jour de son congédiement. D'autres courants l'emportent vers des paradis de sable, vers Miami, où Geneviève rescape son amie en train de se noyer, suite à l'attaque brutale qu'elle vient de subir. «La griffe *acérée d'un rapace» la paralyse.* À partir du récit, toujours revécu, de cet événement, son «souvenir multiple» semble présenter en vrac — mais là encore il ne faut pas s'y tromper — les fredaines de son cousin François qui, en bordure de la Rouge, à Huberdeau, s'amuse à martyriser les grenouilles, l'asphyxie de la lente promenade en auto avec son père ou l'ivresse vacillante de la folle randonnée en voiture avec son mari Yvan, à la suite de laquelle elle perd l'enfant de son espérance. Nous revivons, dans la sarabande d'un tourbillon, les amours adolescentes avec David, les frasques impardonnables, mais toujours pardonnées, de son frère Martin, le pèlerinage estival à Huberdeau, la vie trépidante de la gare envahie par la turbulence de la marmaille, l'impatience des voyageurs, le bourdonnement des mouches, les jeux des adultes, les cancans du village, pour nous retrouver chez Célia intarissable, envahissante et possessive.

La maladie soudaine de sa mère lui fait se rappeler la vie au bonheur chiche de la rue Saint-Denis, nous fait partager les tiraillements du clan familial dont elle nous livre des pages de chronique. Le récit, ensuite, semble s'organiser d'une façon plus suivie et se partage pour ainsi dire en quatre plans spatio-temporels, correspondant à des «musiques» différentes: le plan le plus rapproché, Pierrefonds, la fausse vie rustique, la convention du mariage, l'hypocrisie des situations: l'âge adulte; le pavillon de Rueil, les amours de jeunesse trompées par un roi David déchu, les déceptions d'une escapade: l'adolescence; les visites toujours épiques à Huberdeau, le paradis de son enfance; et les heures passionnées vécues à Montréal entre Célia et Geneviève.

Cette vie qu'elle vient de revivre, elle l'offre en holocauste suprême tout en désirant la revivre une autre fois, emmêlant ses paroles aux mille musiques qui ont composé sa vie. «Mon écorce, ma dimension, mon poids de plume, mon bel instrument, violon de mille cordes accordées à mille autres. Viens sur moi la vie que je te joue encore!»

La fascination, l'envoûtement créés par ce redoublement de la vie qui nous a présenté les diverses musiques de sa vie, les variations de ses amours «régulières» ou «interdites» ne l'empêchent pas de susciter un nombre assez considérable de réflexions sur des thèmes dont les principaux s'ordonnent autour de son «mal de vivre»: l'enfance, le travail, la nature *avec le soleil, l'eau — symbole* et affirmation rassurante de la vie en même temps qu'attirance morbide de la mort —, les arbres, les fleurs; ou autour de problèmes sociaux: l'argent, la patrie, la drogue, le mariage. En cela elle rejoint en quelque sorte les préoccupations moralisatrices de Claire Martin.

Louise Maheux-Forcier tisse et retisse inlassablement la trame de sa vie en retournant sans cesse vers la délicieuse enfance, avec sa fraîcheur, ses gamineries, ses interrogations et ses expériences, vers ce qu'elle appelle «l'éclaboussante enfance». Mais le cycle accompli dans ses trois romans précédents, *Amadou, L'île joyeuse, Une forêt pour Zoé,* s'est ouvert. L'écrivain a débouché sur le monde adulte. Son dernier livre fait en quelque sorte le point. Ce n'est pas un arrêt définitif; au contraire, ce semble un nouveau début. Vers le roman, vers la poésie? L'écriture du roman-poème *Paroles et musiques* laisse entrevoir les plus belles promesses. Quelle perception des êtres et des choses! Une sensibilité aiguë, délicate, une finesse subtile; un don d'observation infiniment juste; une somptuosité du style, un foisonnement des images et du vocabulaire dignes de Flaubert. La magie verbale conduit les lecteurs à un enchantement, les promène dans un univers fascinant où l'on sent la vie battre sous la peau, où l'on entend les sons envahir les oreilles, où l'on goûte les plus délicieuses saveurs.

En refermant le livre, émerveillés, nous avons l'impression d'écouter encore «les murmures et les secrets» que la narratrice continue à chuchoter dans nos oreilles.

Gilles DORION.
Université Laval.